

Sloft



A magazine
dedicated
to compact
interiors

Français
English



Édition 10



En zones grises

Un entretien avec
Simon Johannin



In Gray Areas

Simon Johannin est poète et romancier. Je l'ai découvert par l'un de ses derniers livres, *Ici commence un amour*, sorte de mélodie inclassable et stimulante autour d'une rupture amoureuse. Puis j'ai continué par l'un de ses premiers ouvrages, récemment adapté au cinéma, *Nino dans la nuit*. Il en ressort une vision du monde où règnent chaos, paradoxe, désenchantement et moments de pure lumière. Sa langue est dense, précise, haletante, pétrie d'images et de fulgurances. Sa prose est celle d'un poète qui nous propose une geste ultracontemporaine où tout est dilaté et devient transe. On y découvre l'auteur penser, explorer le monde dans ses possibilités les plus antagonistes, dans une oscillation intellectuelle à la recherche d'une sorte d'équilibre. Comme si l'écriture était un moyen d'accoucher sa place sur terre. L'homme a du style et un style, au fond, c'est ce qui compte en littérature. Ce n'est pas un hasard si Simon Johannin excelle sur Instagram, plateforme où il transpose son univers de façon efficace entre bribes de poésie et images soigneusement choisies. Et pourtant, c'est ce grand garçon qui se tient sagement assis à sa table en salon littéraire, en attendant quelques lectrices ou lecteurs avertis quand les autres font la queue derrière les « Vu à la télé ». Il ne faut pas faire confiance à l'eau qui dort. À l'intérieur, il bout. Logiques de dominations, violences diverses, critique du capitalisme, droit au « retrait du monde »; pour cette discussion, j'ai choisi de piocher parmi les thèmes qui traversent *Ici commence un amour*. Dans ce livre, Simon Johannin met en scène un jeune

Simon Johannin is a poet and novelist. I discovered him through one of his latest books, *Ici commence un amour* (A Love Story Starts Here), a sort of unclassifiable and stimulating meditation centered around the end of a relationship. Then I moved on to one of his early works, recently adapted for the screen, *Nino dans la nuit* (Nino at Night). What emerges is a vision of the world where chaos, paradox, disenchantment, and moments of pure light reign. His language is dense, precise and breathless; it's steeped in imagery and flashes of insight. His prose is that of a poet who offers us an ultra-modern narrative, where everything is overexposed and trance-like. We discover the author deep in thought, exploring the world and its challenging potential, in an intellectual wrestling with the search for some kind of balance. It's as if writing were his key to creating his place in the world. The man has flair and a distinct style—and, ultimately, that's what matters in literature. It's no coincidence that Simon Johannin also excels on Instagram, a platform where he really brings his world to life through snippets of poetry and carefully curated images. And yet, here is this great man, sitting quietly at his table at a literary salon, waiting for a few discerning readers while others line up for "TV celebrities." Still waters run deep. Inside, he's bursting with ideas. Theories of domination, various forms of violence, capitalist criticism, and the right to "withdraw from the world." For this discussion, I've chosen to draw from the themes that run

Texte :
Jean Desportes
Photographies :
Jeanne Perrotte

An Interview with Simon Johannin

écrivain, sans doute un alter ego. C'est donc sûrement son livre où on l'entend le plus. Rendez-vous est pris à Marseille, dans son premier véritable appartement, son havre d'écrivain, au bout d'une impasse tranquille s'élevant en pente douce vers le parc Longchamp. C'est d'ailleurs là où il a écrit le roman en question. Il fait beau, c'est le début du printemps. Pour paraphraser son auteur, je me suis dit qu'on « *allait y aller cool* ».

Dans *Nino dans la nuit*, le narrateur vit dans un appart de marchand de sommeil en banlieue parisienne. On pourrait reconnaître Aubervilliers par exemple.

SJ : C'est pas situé, mais c'est en banlieue proche parisienne. Moi, j'habitais à l'époque à Ivry-sur-Seine. Les paysages dont je me suis directement inspiré sont plus ceux de Vitry, du Kremlin-Bicêtre. Mais en fait, ça aurait très bien pu être Bagnolet ou Aubervilliers de cette époque-là. Dans l'adaptation de *Nino dans la nuit* au cinéma, le décor de l'appartement de Nino et Lale était dans une tour abandonnée à Aubervilliers.

Tu as bien connu certains de ces quartiers de Paris, en pleine décomposition dans ton livre, avant la recomposition d'aujourd'hui que l'on peut appeler gentrification.

Pour moi, c'est un peu plus complexe que ça. C'est-à-dire que c'était aussi la fin de certaines utopies urbanistiques, d'un niveau de dégradation du bâti qui a fait qu'il fallait fatalement, à un moment donné, lancer de nouveaux projets qui, je pense, sont le fruit du

through *Ici commence un amour*. In this book, Simon Johannin portrays a young writer, undoubtedly his alter ego. It is therefore obvious that we hear him most clearly in this book. We've arranged to meet in Marseille, in his first real apartment, his writer's haven, at the end of a quiet cul-de-sac that slopes gently up toward the Parc de Longchamp. It's actually where he wrote the novel in question. The weather is nice; it's early spring. To paraphrase the author, I told myself we'd "take it easy".

In *Nino dans la nuit*, the narrator lives in a slum landlord's apartment in the Paris suburbs. It could be Aubervilliers, for example ... ?

SJ: It's never specified, but it's in the inner suburbs of Paris. I was living in Ivry-sur-Seine at the time. The landscapes that directly inspired me are more those of Vitry and Kremlin-Bicêtre. But actually, it could very well have been Bagnolet or Aubervilliers back then. In the film adaptation of *Nino dans la nuit*, the set for Nino and Lale's apartment was in an abandoned high-rise in Aubervilliers.

You were very familiar with some of these Parisian neighborhoods, which were in a state of decline in your book, before the transformation we see today — what we might call gentrification.

For me, it's a bit more complex than that. That's to say, it was also the end of certain urban utopian ideals, a level of building deterioration that meant it was inevitable, at some point, to launch



climat politique de l'époque et de l'augmentation du coût de la vie. Je ne sais pas à quel point c'est pensé, choisi par les promoteurs. Moi, j'habitais à côté de la cité Youri Gagarine à Ivry. Vraiment, c'était un endroit qui était insalubre au possible. Il me fascinait parce que, pour moi, l'architecture d'Ivry-sur-Seine était à l'opposé de l'endroit dans lequel j'ai grandi, à la campagne, dans des corps de ferme. Je me souviendrai toujours de la première fois où je suis arrivé à Ivry, dans Les Étoiles de Renaudie. À onze heures du soir, j'ai complètement halluciné. J'ai cru que j'étais dans une espèce de délire rétrofuturiste soviétique, ce qui est un peu le cas d'ailleurs dans ce que ça raconte de cette ville. Il y avait comme ça tout un imaginaire que je ne connaissais pas du tout, qui était hyper inspirant et intrigant, qui était d'abord un décor et puis dans lequel, une fois que je me suis acclimaté, j'ai vécu pendant quatre ans. J'ai vu comme ça plusieurs cités emblématiques en fin de vie avec des gens qui vivaient encore dedans. Il y avait quelque chose qui a pourri sur place et qu'on a balayé en quelques mois, en balayant souvent aussi la population qui habitait là, parfois depuis plusieurs générations.

Tu as fait l'expérience de la précarité en matière de logement dans laquelle tu situes Nino et Lale?

Mon expérience a été différente, comme elle est toujours différente de celle de mes personnages, même si je m'inspire de certains événements. J'ai connu pendant plusieurs années une grande précarité de logement quand j'étais en Belgique, à Bruxelles, dans le cadre de mes études d'art à La Cambre. Je n'avais tout simplement pas les moyens de me loger. J'ai donc été hébergé par toute une série de personnes avec mon ex-compagne. On a dû déménager dix fois en six mois avant de trouver une colocation qui s'est très mal passée, puis un petit appartement plein nord avec un vis-à-vis absolument déprimant. Avant d'arriver en banlieue parisienne dans un appartement qui

new projects which, I think, are the result of the political climate of the time and the rising cost of living. I don't know to what extent this was planned or chosen by the developers. I lived next to the Youri Gagarine housing project in Ivry. Honestly, it was a place that was as unsanitary as could have been. It fascinated me because the architecture of Ivry-sur-Seine was the complete opposite of where I grew up; in the countryside, on farmsteads. I'll always remember the first time I arrived in Ivry, at Renaudie's Les Étoiles.

At eleven o'clock at night, I was completely blown away. I felt like I was in some kind of Soviet retro-futuristic fantasy; which, come to think of it, is kind of what the stories about this city are like. There was this whole imaginary world I didn't know at all, which was incredibly inspiring and intriguing, and which was initially just a setting in which, once I'd settled in, I lived for four years. I saw several iconic housing projects at the end of their life like that, with people still living in them. There was something that had rotted away on the spot, and they swept it away in a few months, often sweeping away the people who lived there, some of whom had been there for several generations.

Did you experience the same housing insecurity in which you placed Nino and Lale?

My experience was different, just as it's always different from that of my characters, even if I draw inspiration from certain events. I experienced severe housing insecurity for several years while I was in Belgium, in Brussels, during my art studies at La Cambre. I simply couldn't afford a place to live. So my ex-partner and I stayed with a whole series of people. We had to move ten times in six months before finding a shared apartment that went very badly, then a small north-facing apartment with an absolutely depressing view of the building across the road. Then we moved to the Paris suburbs into an apartment that

« Il voulait que je lui fouette un peu les couilles en l'écouter chanter des chants militaires. » Ici commence un amour

était assez sympa, mais que je payais au black, avec le propriétaire sur le palier qui était assez intrusif. Puis d'en trouver un autre dans un petit immeuble ouvrier où on était bien mais il y avait de l'humidité, des traces de moisissure, une prise par pièce... On n'était pas encore dans un endroit où je me sentais respirer. J'ai vécu une vie de jeune précaire, ce qui m'a beaucoup marqué et qui, ensuite, s'est inséré dans les pages de *Nino*.

Aujourd'hui tu es à Marseille. Cette beauté de la banlieue était-elle trop noire ?

Ça a été un concours de circonstances. J'ai grandi sur le pourtour méditerranéen, dans l'Hérault. J'ai toujours vu la mer au loin, par beau temps, depuis chez mes parents. Et au bout de quasiment dix ans d'absence, j'ai éprouvé une nécessité vitale de revenir. La lumière me manquait, la végétation, l'aridité, la couleur des pierres. Il y avait une vraie douleur. Mais je ne me voyais pas du tout revenir là d'où j'étais originaire. Et puis un ami marseillais m'a proposé de lui rendre visite. Je suis immédiatement tombé amoureux de la ville. Je me suis mis à travailler avec des institutions, que ce soit la Villa Noailles à Hyères ou Montévidéo à Marseille où j'ai été le premier artiste en résidence longue au couvent de la Cômérie, qu'ils venaient de récupérer. Et les choses se sont enclenchées. J'ai trouvé cet appartement complètement par hasard. C'est le seul que j'ai visité, en fait. Et c'est le premier appartement où je me sens chez moi. Il m'a accueilli en me disant : « Si tu veux redessiner ton existence, je te propose de le faire ici. »

was pretty nice, but which I was paying for off the books, with a landlord on the same floor who was pretty intrusive. Then I found another one in a small working-class building where we were comfortable, but there was dampness, signs of mold, and only one electrical outlet per room... It still wasn't a place where I felt I could breathe. I lived a precarious life as a young person, which left a deep impression on me and later found its way into the pages of *Nino*.

Today you're in Marseille. Was the beauty of the suburbs too bleak?

It was a combination of circumstances. I grew up on the Mediterranean coast, in the Hérault region. I've always seen the sea in the distance, on a clear day from my parents' house. And after nearly ten years away, I felt a compelling need to return. I missed the light, the vegetation, the dryness, the color of the stones. There was real pain. But I couldn't see myself going back to where I was from at all. And then a friend from Marseille suggested I visit him. I immediately fell in love with the city. I started working with institutions here, whether it was the Villa Noailles in Hyères or Montévidéo in Marseille, where I was the first artist to take up a long-term residency at the Cômérie Convent, which they had just taken over. And things just fell into place. I found this apartment completely by chance. It's actually the only one I visited. And this is the first apartment where I feel at home. He welcomed me by saying, "If you want to reinvent your life, I suggest you do it here."

"He wanted me to give his balls a little whack while I listened to him sing military songs." Ici commence un amour

Dans Ici commence un amour, le narrateur, un jeune auteur, oscille toujours entre deux pôles de la masculinité sans savoir lesquels choisir. Il exprime une certaine « honte » de ce qu'implique son orientation hétérosexuelle.

L'orientation sexuelle pure m'intéresse moins que le bagage ou l'héritage culturel qu'elle véhicule. Notamment à travers la littérature. Ma bibliothèque est principalement composée d'auteurs masculins, plutôt européens, avec une majorité d'hétéros. Même si j'ai quand même beaucoup d'écrivains gays, surtout du XX^e siècle où la position de l'homosexuel était encore plus une position de réprouvé qu'aujourd'hui, ce qui a très souvent donné, je trouve, une acuité de regard. Le fait d'être en marge de la société permet à ces écrivains-là d'avoir un regard et une analyse politique de ce qui se passe autour d'eux très fine. Je pense à Pasolini, à Jean Genet, à Mishima. J'en reviens au bagage culturel. Quand je suis arrivé à Paris comme jeune écrivain, je suis rentré dans ces milieux-là. Il y a un costume que j'ai porté, que j'ai adoré porter et que je porte encore, d'une certaine tradition de la masculinité. Ça va avec le complet, ça va avec l'alcool, ça va avec la cigarette. Il y a toute une panoplie qui traverse le champ politique. Moi, j'adore des gens comme l'écrivain Roger Vailland qui était un fervent communiste et qui roulait en Jaguar. Il y a des espèces de dichotomies qui peuvent être intéressantes. Mais au bout d'un moment, à force de lecture et de constat et d'analyse de comportement de groupe, je me

In Ici commence un amour, the narrator, a young author, constantly oscillates between two sides of masculinity without knowing which to choose. He expresses a certain "shame" regarding what his heterosexual orientation implies.

I'm less interested in sexual orientation itself than in the cultural baggage or legacy it carries. Especially as reflected in literature. My bookshelves consist mainly of male authors, mostly European, mostly straight men. Even so, I have read many gay writers, especially from the 20th century, when being gay was even more of a social outcast status than it is today; which very often gave them a keen insight, I find. Being on the margins of society allowed these writers to have a very sharp perspective and political analysis of what was happening around them. I'm thinking of Pasolini, Jean Genet, Mishima. I come back to my cultural background. When I arrived in Paris as a young writer, I entered those circles. There's a style I loved to adopt and still embrace, rooted in a certain tradition of masculinity. It goes with the suit, it goes with alcohol, it goes with cigarettes. There's a whole repertoire that cuts across the political spectrum. Personally, I love people like the writer Roger Vailland, who was a fervent communist and drove a Jaguar. There are certain dichotomies that can be interesting. But after a while, through reading, observation, and analysis of group behavior, I realized that things were also being cultivated that weren't very beautiful and that it would be interesting to explore in literature: how habits that I



suis rendu compte qu'étaient aussi cultivées des choses qui n'étaient pas très belles et qu'il serait intéressant de traiter en littérature : comment dans le quotidien s'insèrent des habitudes qui pour moi sont de l'ordre du bagage culturel et comment on se débat avec ça quand on décide de rentrer en questionnement.

Est-ce une manière pour toi, à travers ce que tu écris, de répondre par un objet culturel au bagage culturel dont tu parles pour tenter de le faire évoluer ?

J'aimerais bien. En tout cas, je pense que je fais partie d'une génération de jeunes écrivains, je pense à Jean d'Amérique, à Victor Malzac, et au-delà, toute une génération qui est née à une période charnière. On arrive dans une époque où on ne peut plus refuser ces questions. On a décidé de ne pas les refuser. On réfléchit à comment réinventer notre place de manière un peu moins violente que nos prédécesseurs. Il y a quelque chose de cet ordre-là, y compris en littérature.

Justement, ton narrateur oscille également dans son projet littéraire, de façon assez savoureuse, entre authenticité et roublardise commerciale. Il se pose la question d'appliquer une recette : celle du jeune écrivain déjà vieux, jouant le néo-Hemingway, le néo-écrivain aventurier, pour parler aux séniors qui lisent beaucoup en leur servant un récit sentant la géopolitique ou la figure historique oubliée remise au goût du jour.

Il est dans une mise en abyme parce qu'il écrit son roman et, dans ce roman, il y a encore un écrivain qui se pose cette question-là. Mais c'est une manière de mettre un certain nombre de couches face à des tentatives hypocrites qui sont celles de Théo, mon narrateur, mais qui peuvent être les miennes, même si je n'aurais jamais l'énergie d'écrire un livre auquel je ne crois pas viscéralement et profondément. En tout cas, il y a des

consider part of our cultural baggage become embedded in daily life, and how we grapple with that when we decide to question it.

Is this a way for you, through your writing, to respond with a cultural object to the cultural baggage you're talking about, in an attempt to help it evolve?

I'd like to think so. In any case, I think I'm part of a generation of young writers; I'm thinking of Jean d'Amérique, Victor Malzac, and beyond that. An entire generation born at a pivotal moment. We're entering an era where we can no longer avoid these questions. We're thinking about how to reinvent our place in a way that's a little less violent than our predecessors. There's something along those lines, including in literature.

In fact, in his literary project, your narrator also oscillates between authenticity and commercial cunning in a rather delightful way. He wonders whether to follow a formula: that of the young writer who is already old, playing the role of a neo-Hemingway, a neo-adventurer writer, to appeal to older readers who read a lot by serving them a story steeped in geopolitics, or a forgotten historical figure brought back into the spotlight.

He is caught in a 'mise en abyme' because he is writing his novel, and within that novel, there is yet another writer asking himself that very question. It's a way of layering certain elements to counter the hypocritical attempts made by Théo, my narrator. Attempts that could just as easily be my own, even though I would never have the energy to write a book I don't fundamentally believe in. In any case, there are tropes like that presented to us, and they are effectively formulaic. And it was also a way to take a critical look at this world—which is my professional world today—at what's circulating, at the expense of what, and in the service of what ideology, of what kind of world. And when I look at that world as a

« Si je ne vis que pour moi-même, que reste-t-il sinon la vérité à partager avec les autres ? »

costumes comme ça qui nous sont proposés et qui sont effectivement des formes de recettes. Et c'était aussi une manière d'avoir un regard critique sur ce milieu qui est mon milieu professionnel aujourd'hui, sur ce qui circule et au détriment de quoi et au service de quelle idéologie aussi, de quel monde. Et quand j'observe ce monde-là de manière globale, j'y vois des choses qui ne vont pas forcément vers une évolution heureuse. Et ça me plaît d'avoir une certaine ironie sur tout ça, y compris sur moi-même et sur la manière dont on se débat là-dedans en tant qu'artiste, quel que soit le milieu. Parce que je pense que, quand on est jeune et qu'on a la vocation de faire ces métiers-là, on est très idéaliste, et puis une fois que ça commence à fonctionner – ce qui est déjà quelque chose d'insoupçonné en soi – on est forcément confronté à des formes de compromissions parce que la vie est faite comme ça. L'enjeu, c'est la manière dont on navigue là-dedans, dont on se garantit des espaces de pureté, comment on n'oublie pas ce qui nous a guidé au début et quels choix on décide de faire pour évoluer dans tout ça. Moi, c'est ce qui me plaît dans la vie, c'est ce qui me plaît dans l'histoire humaine : comment on est sans cesse confronté à des formes de choix, à des zones grises de nous-même et des autres et comment on essaye d'acquiescer des formes de savoirs et de principes qui font qu'on avance de manière, j'espère, un peu plus vertueuse à chaque fois.

Ta littérature comporte une dimension morale où tu tentes de confronter les gens à leurs discours et comportements. Comme dans

whole, I see things that aren't necessarily moving toward a positive evolution. And I like to maintain a certain irony about all of this, including about myself and the way we grapple with it as artists, regardless of the field. Because I think that when you're young and feel called to these professions, you're very idealistic, and then once things start to work out—which is already more than you could have hoped for—you inevitably face compromises because that's just how life is. The challenge is how we navigate that, how we carve out spaces of authenticity, how we remember what led us at the start, and what choices we make to move forward through it all. For me, that's what I love about life, that's what I love about human history: how we're constantly faced with choices, with gray areas in ourselves and others, and how we try to acquire knowledge and principles that allow us to move forward in a way that's, I hope, a little more virtuous each time.

Your writing has a moral dimension where you try to confront people with their own words and behaviors. Like in *Nino dans la nuit* when the hero says: "I'm not doing anything special, I'm just keeping myself busy, watching what's going on. (...) I think it's better than some asshole trip, lugging a crappy backpack through countries where everyone my age is poorer than me."

(Laughs) Let's just call it "youthful exuberance"! I think we suffer from a huge lack of self-reflection with the Western lens through which we live and in which

"If I live only for myself, what remains but the truth to share with others?"

Nino dans la nuit quand le héros dit : « Je fais rien de spécial, je m'occupe, je regarde ce qui se passe. (...) Je trouve ça mieux qu'un voyage de trou du cul, un sac pourri sur le dos dans des pays où tous ceux de mon âge sont plus pauvres que moi. »

(Rires) C'était disons « le feu de la jeunesse »! Je pense, en tout cas, qu'on souffre d'un énorme manque de remise en question du prisme occidental dans lequel on vit et dans lequel on a grandi. Je pense que les biais néocoloniaux nous traversent toutes et tous à partir du moment où on est héritier de cette histoire-là. De la même manière que les biais sexistes et les biais racistes nous traversent. La question, c'est de savoir comment on fait avec ça et comment on fait pour le conscientiser, le contrôler, en réduire l'impact et arrêter ces espèces de rapports qui sont en fait de l'ordre du fantasme pur. Et pour moi le *backpacking*, ça en fait partie. Alors il y a plein de manières de voyager. J'ai pu en avoir conscience parce que je l'ai fait à un moment donné. Plus jeune, je suis parti un mois et demi au Mexique. Je me suis fait des potes là-bas. Il y en a un qui m'a dit au bout d'un moment : « En fait, je comprends pas ce que tu fais là. » Et effectivement, moi non plus, je ne comprenais pas ce que je faisais là. Et depuis, j'ai un rapport au voyage qui est complètement différent. Il y a des formes d'habitudes culturelles de consommation. Il me semble qu'on a du mal à envisager les choses, à vivre les choses sous un autre biais que celui de la consommation. Peut-être qu'on a perdu en spiritualité, peut-être qu'on a perdu en lien

we grew up. I think that neocolonial biases are inherent in all of us from the moment we inherit that history. Just as sexist and racist biases are inherent in us. The question is how we deal with this and how we can become aware of it, control it, reduce its impact, and put an end to these kinds of relationships that are, in fact, pure fantasy. And for me, backpacking is part of that. So there are plenty of ways to travel. I was able to realize this because I did it at one point. When I was younger, I went to Mexico for a month and a half. I made some friends there. One of them said to me after a while, "Actually, I don't get what you're doing here." And honestly, I didn't get what I was doing there either. And ever since then, my relationship with travel has been completely different. There are certain cultural habits of consumption. It seems to me that we have a hard time envisioning things, experiencing things from a perspective other than that of consumption. Maybe we've lost some of our spirituality, maybe we've lost some of our social connection. I'm not passing judgment, but I do notice certain inconsistencies.

There are others. For example, you also talk about contemporary slavery. You point to an increasingly mediated world in a country rife with xenophobic impulses, where bodies are taken without the people. I keep thinking about that line from your character Nino: "I'd be too ashamed to let someone clean up my mess."

Yes, I think he has a kind of radicalism that's almost brutal at times, and that

social. Je ne suis pas dans le jugement, mais je relève des formes d'incohérence.

Il y en a d'autres. Par exemple, tu parles aussi de l'esclavagisme contemporain. Tu pointes du doigt un monde de plus en plus intermédié, où il y a plein de corps et plein de mains qui nous servent toute la journée, souvent importées, dans un pays traversé par des pulsions xénophobes, où l'on prend les corps sans la personne. Je repense à cette phrase de ton personnage Nino : « J'aurais trop honte de laisser quelqu'un nettoyer ma merde. »

Oui, je pense qu'il a une forme de radicalité qui est presque brutale par moments et qui s'exprime sur ces points-là de manière très tranchée et avec une grande éthique. Et en même temps, cette radicalité-là en lui, à d'autres moments, elle va lui porter préjudice, elle va porter préjudice à son entourage aussi. J'aime montrer cette ambivalence. Mais effectivement, sur la manière de regarder le monde et sur ce qui lui arrive, en tout cas, il a le regard complètement dessillé sur les violences structurelles qui l'entourent. C'est quelque chose que je tiens à garder en littérature comme dans ma vie.

Effectivement, Nino met constamment en scène ce changement de regard. Comme quand il se prend une main au cul dans une boîte et qu'il dit : « Cette expérience aura eu pour mérite l'espace de quelques secondes de me faire éprouver la désagréable sensation d'être une femme. »

Oui, il exprime aussi cela, ce rapport de soumission, de domination sexuelle. À vrai dire, je suis arrivé un peu au bout de ces questionnements-là avec mon tout dernier livre, *Le Fin Chemin des anges*. Il parle d'enfants en prison, d'un bain pour enfants qui a existé au XIX^e siècle sur l'île du Levant, un système concentrationnaire qui est la synthèse – je m'en rends compte en parlant avec toi – de toutes ces choses-là, où se combinent absence de droits, exploitation économique, exploitation sexuelle et violence structurelle de toutes sortes. Je pense que ce sont des questions qui m'ont

deals with these points in a very clear-cut way and with a strong sense of ethics. And at the same time, that radicalism in him will, at other times, end up hurting him, and those around him too. I like to show that ambivalence. But indeed, in terms of how he views the world and what happens to him, at least, he has a completely clear-eyed view of the structural violence surrounding him. That's something I want to preserve in literature as well as in my life.

Indeed, Nino constantly portrays this shift in perspective. Like when he gets his ass grabbed in a club and says: "This experience had the merit, for a few seconds, of making me experience the unpleasant sensation of being a woman."

Yes, he expresses that too; the dynamic of submission and sexual domination. To tell the truth, I've come to the end of exploring those questions with my latest book, *Le Fin Chemin des anges*. It's about children in prison, a children's penal colony that existed in the 19th century on the Île du Levant. A concentration camp system that is the synthesis—I realize this as I speak with you—of all these things, where a lack of rights, economic exploitation, sexual exploitation, and structural violence of all kinds come together. I think these are issues that have always been on my mind, and literature has allowed me to understand them better.

You're talking about children. In *Ici commence un amour*, one of your characters says: "I don't like parents—any of them. To have children today, you have to be a real piece of work."

I don't have so much of a problem with the institution of the family as with the fact that we place too much of a burden on it and grant it a certain amount of responsibility and power, which, in my view, in an ideal society, would be much more diluted and much more centered on forms of collective, participatory, and civic reflection. Domestic violence is completely tolerated and seems normal to a lot of people. What I've observed



toujours habité et la littérature m'a permis de mieux les cerner.

Tu parles des enfants. Dans *Ici commence un amour, l'un de tes personnages dit : « Je n'aime pas les parents, tous. Pour se reproduire aujourd'hui, il faut être une drôle de pourriture. »*

Je n'ai pas tant de problèmes avec l'institution familiale qu'avec le fait qu'on fasse reposer trop de choses dessus et qu'on lui accorde un certain nombre de responsabilités et de pouvoirs, qui, selon moi, dans une société idéale, seraient beaucoup plus dilués et beaucoup plus centrés sur des formes de réflexion collective, participative et citoyenne. La violence intrafamiliale est tout à fait tolérée et elle semble normale pour beaucoup de personnes. Ce que je constate, c'est qu'il y a énormément de violences et de reproductions de violences qui se mettent en place au sein de la famille nucléaire. On la protège en tant qu'institution parce que la somme des familles nucléaires, c'est ce qui constitue la Nation. Et c'est aussi pour cela qu'on l'instrumentalise.

Selon toi, pour changer la société, il faudrait commencer par changer la famille ?

Tout à fait. Une porte d'entrée pourrait être la question des droits de l'enfant et de l'enfant comme sujet politique au sein de notre société avec le développement d'une culture enfantiste. La question de l'enfance et de sa vulnérabilité reste un grand impensé du monde politique.

Tu penses donc que la littérature peut transformer le réel. Pourtant nous sommes dans un monde où ceux qui sont aux manettes, et donc qui le façonnent, ne lisent pas. Ou du moins ne lisent pas vraiment ce qui peut les confronter à l'altérité, au-delà d'une simple approche divertissante quand tu parles des romans d'espionnage ou des livres historiques. Et ces personnes se permettent d'ailleurs de racheter des maisons d'édition et d'en faire à peu près ce qu'elles veulent...

is that there is a great deal of violence, and the perpetuation of violence taking place within the nuclear family. We protect it as an institution because the sum of nuclear families is what constitutes the Nation. And that is also why it is exploited.

In your view, to change society, we would have to start by changing the family?

Absolutely. A starting point could be the issue of children's rights and the child as a political subject within our society, along with the development of a child-centered culture. The issue of children and their vulnerability remains largely overlooked in the political arena.

So you think literature can transform reality. Yet we live in a world where those in power—and thus those who shape it—don't read. Or at least they don't really read anything that might confront them with otherness, beyond a purely entertaining approach; like when you talk about spy novels or historical books. And these people, by the way, go so far as to buy up publishing houses and do pretty much whatever they want with them...

Yes, because they've clearly understood that it's a hugely important political lever. They actually use the term "culture war." Because where there's depth, where there's narrative, where there's analysis, there's free will. And where there is generalization, ignorance, and fear, there are emotions that are easily manipulated. What's happening strikes me as both sad and entirely logical. That said, I have faith in everyone's creative drive, which will always give rise to pockets of resistance. I believe that books endure. They can disappear and resurface. Even within us, and come to shake us up or resonate years later. The experience of reading is also an experience of withdrawal from the world; it creates a relationship with the emotional realm that is much more peaceful. It offers an alternative to consumerism; it opens the door to intellectual

Oui, parce qu'elles ont bien compris que c'était un levier politique hyper important. Elles emploient d'ailleurs ce terme de « guerre culturelle ». Parce que là où il y a de la profondeur, là où il y a du récit, là où il y a de l'analyse, il y a du libre arbitre. Et là où il y a de l'acculturation, de l'ignorance et de la crainte, il y a des affects qui sont facilement manipulables. Ça me paraît à la fois triste et tout à fait logique, ce qui se passe. Après, j'ai confiance dans la nécessité de création des uns et des autres qui engendrera toujours des poches de résistance. Je crois au fait que les livres restent. Ils peuvent disparaître et resurgir. Y compris en soi, et venir nous bousculer ou faire écho des années après. L'expérience de la lecture est aussi une expérience de retrait du monde, elle crée un rapport à l'émotionnel qui est beaucoup plus tranquille. Qui ouvre une alternative à la consommation, elle ouvre à des expériences intellectuelles de réconciliation entre l'être et le monde qui sont pour moi la plus belle expérience terrestre.

Posant ces constats, ne te sens-tu pas trop prisonnier de ces nombreuses forces qui traversent le monde, jaillissement sexuel, dominations, violences... ?

Je pense que je suis un peu comme tout le monde, hein : je me débats avec des choses qui s'imposent à moi. Dans ma nature, dans le monde dans lequel je vis. Je pense que j'ai beaucoup de chance d'être à l'endroit où je suis. De vivre dans un pays en paix. D'avoir une activité économique qui fonctionne à peu près bien, un appartement sain dans lequel vivre et créer, et une alimentation saine. C'est beaucoup dans le monde dans lequel on vit. Surtout j'ai du temps. Du temps pour écrire, pour penser, pour partager des choses avec les gens que j'aime. C'est ma victoire. De m'être sorti de ce travail acharné auquel je me suis astreint pendant des années. Je ne sais pas combien de temps ça va durer. Aujourd'hui, je me sens assez libre, assez chanceux, honnêtement.

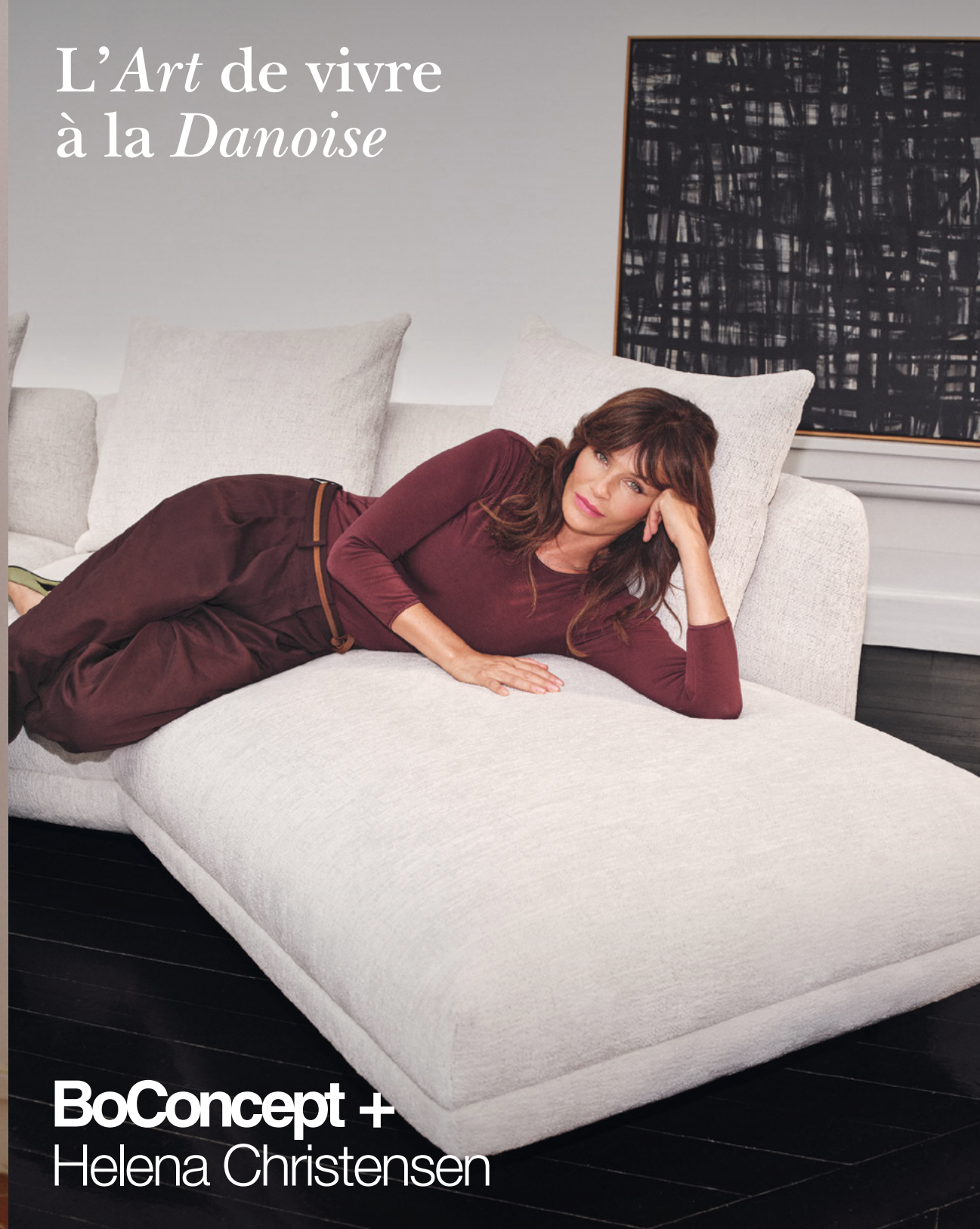
experiences of reconciliation between the self and the world, which, for me, are the most beautiful earthly experiences.

Given these observations, don't you feel too trapped by the many forces at work in the world; sexual urges, domination, violence... ?

I think I'm a bit like everyone else, you know: I struggle with things that are imposed on me; in my nature, in the world I live in. I think I'm very lucky to be where I am: to live in a country at peace; to have an economic situation that works more or less well; a decent apartment in which to live and create; and healthy food. That's a lot in the world we live in. Above all, I have time. Time to write, to think, to share things with the people I love. That's my victory. To have pulled myself out of that relentless grind I forced myself into for years. I don't know how long it will last. Today, honestly, I feel pretty free, and pretty lucky.



L'Art de vivre à la *Danoise*



BoConcept +
Helena Christensen

BoConcept Biarritz-Anglet
44 Av. de Bayonne - 64600 Anglet
www.boconcept.com

MOBILIER DESIGN DANOIS DEPUIS 1952
DÉCOUVREZ NOS COLLECTIONS
SUR NOTRE SITE OU EN MAGASIN